Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

3 | 1997

Espace vécu, mesuré, imaginé

L'inconnu géographique des encyclopédies médiévales

Fermeture et étrangeté

Bernard Ribémont

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/2465>

DOI : 10.4000/crm.2465

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 1997

Pagination : 101-111

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Bernard Ribémont, « L'inconnu géographique des encyclopédies médiévales », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 3 | 1997, mis en ligne le 04 février 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2465> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.2465>

Tous droits réservés

L'inconnu géographique des encyclopédies médiévales : fermeture et étrangeté

The temptation of the discovery, the idea to go to the unknown which, revealed, becomes newness, at least partly comes from the understanding that the encyclopaedic texts hand about distant world. This world, often closed, is at the back of beyond : for that it appears as the ferment of all possible means and the root of an inherent excitation of human mind, always attempting to clear obstacles of nature. The island is an emblem : promise of a happy elsewhere, of a plenty of lost paradise. The call to the newness is an invitation to decode, to verify : the new world is, in a way, this one of the words, authenticated by the sight, it is the world, if not of the Truth, at least of one truth.

Parler de monde nouveau a quelque chose de paradoxal en ce qui concerne l'encyclopédisme médiéval. D'une part, la plupart des textes dont il sera question ici ont été écrits au XIII^e siècle, période pour laquelle la notion de « nouveau monde » peut paraître bien anticipée, en rapport au sens que l'expression prendra après 1492. Le terme toutefois, avec les connotations qu'il contient, est un appel vers une géographie de la découverte. Le concept est donc à situer en regard des voyageurs, de ces véritables explorateurs que furent des hommes tels Marco Polo, Jean de Plan Carpin, Guillaume de Rubrouck ou Odéric de Pordenone, etc., liste à laquelle on peut ajouter ce « voyageur de bibliothèque » – si cher à Ch. Deluz : Jean de Mandeville. Mis en écriture, le « monde nouveau » est à chercher dans la projection du regard du voyageur sur un texte, générant en dernier lieu un genre, celui du récit de voyage. Le « monde nouveau » en ce contexte n'est pas réellement nouveau, il est neuf. On connaît, au moins approximativement, son existence, par les géographes antiques par exemple ; ce qui est nouveau, c'est d'aller le visiter. L'orient lointain existe, mais il demeure inconnu. Si Gengis Khan est empereur en 1206, il faudra attendre près de cinquante ans pour qu'on en parle à l'ouest : les événements se déroulant en ces lointaines contrées passent inaperçus, même la bataille de la Khalka qui permet aux Mongols d'atteindre les comptoirs des Génois. La légende du prêtre Jean est elle aussi emblématique de cette situation. La victoire d'un chef chinois, Yeliu Ta-che, sur les Grands Seldjoukides en 1141 est rapportée par une ambassade de Hugues de Gabala, venu d'Edesse tombée en 1144 aux mains du prince Zengi, comme la victoire d'un prince chrétien, dominant l'extrême orient¹. La légende prend alors naissance, non à partir de l'ignorance d'une contrée, mais dans l'inconnu qu'elle représente. On trouvera d'ailleurs aussi un prêtre Jean en Afrique².

Le concept de nouveauté est donc à considérer dans une double démarche : celle de l'aventure, inscrite dans le fait réel du voyage et celle de l'écriture, compte rendu d'un regard sur la découverte. Mais on sait que ce regard est lui-même entaché d'une *antiquitas*, c'est-à-dire d'une habitude intellectuelle et conceptuelle, cognitive

¹ Voir J. P. Roux, *Les explorateurs au Moyen Age*. Paris, Fayard, 1985, p. 76 sq.

² Pour l'Afrique, continent inconnu, voir F. de Medeiros, *L'Occident et l'Afrique*, Paris, Karthala, 1985.

donc, dont la source se trouve dans l'autorité livresque. La perception du monde est toujours le fruit d'un double processus mettant en jeu une vision, au sens psychophysiologique du terme et la projection d'une image virtuelle dont la trame intime se construit à partir d'une théorisation, d'un modèle, existant dans l'*a priori* de la vision. La connaissance donc, au sens livresque, vient colorer l'image intellectuelle se formant à partir de l'image rétinienne. En termes scolastiques, on peut dire que la forme substantielle obtenue par action de l'intellect sur l'image modèle le schème de représentation. C'est pourquoi la plupart des voyageurs du XII^e ou du XIII^e siècle, même si leur écrit aboutit indéniablement à une rationalisation du merveilleux³ peuvent affirmer en toute sincérité avoir vu un certain nombre de monstres que les *Bestiaires* ou les compilations issues de Pline, de Solin ou de l'imagination d'un Gervais de Tilbury leur ont décrits. Odéric de Pordenone a vu des rats géants, Ibn Battuta des « coqs chinois de la taille des autruches », Marco Polo des serpents monstrueux, tels ceux que Gossuin de Metz situe en Inde, etc⁴. On voit donc que le regard sur la nouveauté est bien souvent à la recherche de la confirmation d'un existant, aussi imaginaire soit-il.

D'autre part, la notion de nouveauté fait elle aussi problème au Moyen Age, tout particulièrement dans les textes encyclopédiques. On le sait, la *novitas* n'est pas considérée comme un fait extrêmement positif jusqu'à la fin du XIII^e siècle⁵. Comme l'a montré E. Jeaneau, la plupart des gloses sur les célèbres paroles attribuées à Bernard de Chartres par Jean de Salisbury sont orientées négativement et les nains sur les épaules de géants sont plutôt proches de la fable de l'aigle et du roitelet⁶. Un encyclopédiste se définissant en général comme un compilateur, proposant à son lecteur la parole de l'*auctoritas*, il ne faut pas s'attendre à trouver dans un texte encyclopédique une conscience claire de la nouveauté. Le cas de Thomas de Cantimpré, expliquant dans le prologue de son *De natura rerum*, que les « choses nouvelles », c'est-à-dire l'exposition des *naturales res*, peut émouvoir les âmes « brutes » et les conduire sur le chemin du salut, demeure exceptionnel.

Pour le voyageur du XII^e ou du XIII^e siècle, la nouveauté me paraît donc être à l'intersection de ce qu'il trouve et de ce qu'il voulait trouver. Sans tomber dans un défaut d'analyse par trop systématique qui consisterait à refuser une nouveauté, bien réelle, de la vision, de la rencontre, de l'aventure, il me paraît intéressant de considérer aussi cette dimension d'une nouveauté qui se structure sur un préexistant, c'est-à-dire sur un ensemble d'éléments, la plupart véhiculés par les textes encyclopédiques, qui la conditionnent et qui préparent en creux quelques composantes fondamentales de l'attente du voyageur. Dans ce cadre, les textes

³ Voir M. Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'empire mongol. Ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Champion, 1994.

⁴ Voir J. P. Roux, *op. cit.*, p. 260 sq. Ch. Deluz, *Le livre de Jehan de Mandeville. Une « géographie » au XIV^e siècle*, Louvain-la-Neuve, 1988, en particulier les tableaux de l'annexe IV.

⁵ Voir G. Beaujouan, « La prise de conscience de l'aptitude à innover (le tournant du milieu du 13^e siècle) », *Sciences au Moyen Age*, (dir. B. Ribémont), Paris, Klincksieck, 1991.

⁶ « *Nani gigantum humeris insidentes*. Essai d'interprétation de Bernard de Chartres », *Vivarium*, V, 1967, pp. 79-99.

encyclopédiques, les *Imago mundi*, occupent une place de choix dans la formation d'une mentalité, d'une démarche, d'une perception et, finalement, de l'écriture qui en découle. Il suffit pour s'en convaincre de considérer les emprunts figurant dans les récits de voyageurs. Ce n'est pas un hasard non plus si, au XIV^e siècle, un Jean de Mandeville puisera dans toutes les grandes encyclopédies du siècle précédent pour bâtir un récit de voyageur⁷. L'ensemble des textes encyclopédiques crée un véritable horizon d'attente dont l'objectivation partielle se réalise dans le voyage lui-même.

Je mettais précédemment en parallèle les notions de monde inconnu et de monde neuf. Le monde neuf est donc le monde inconnu, dévoilé par la démarche d'un individu. Il est en quelque sorte l'actualisation d'un espace, au sens le plus large du terme, contenu en puissance dans une description qui en avait établi une forme première. C'est cette forme initiale que je voudrais définir en interrogeant quelques textes à caractère encyclopédique.

L'inconnu géographique, de tous temps, a été principalement associé au lointain ; pour le Moyen Age, héritier du découpage de l'oekoumène en TO, le lointain concerne essentiellement les continents asiatique et africain. Le lointain est *a priori* l'inaccessible, il est protégé par de nombreuses barrières naturelles, il est donc aussi le produit d'un enfermement. A ce titre aussi, il est le support par excellence d'une élaboration du fantastique, de l'étrange. A la façon des romans de chevalerie dans lesquels un ailleurs féérique, protégé par des étendues d'eau mystérieuses et insondables ou des forêts périlleuses, les textes encyclopédiques exposent un inconnu qui s'apparente à un au delà. Derrière la barrière s'ouvre le monde où tout est permis, où l'imaginaire, par projection, recrée une nature, *in realitate*, que l'environnement quotidien exclut, alors même qu'une mentalité conditionnée par une vision symbolique du monde l'appelle de son désir. Donner en effet l'image d'un « monde nouveau », étrange et protégé, répond fondamentalement à une écriture du désir.

Le premier emblème de cet ailleurs dans nos encyclopédies et images du monde est bien entendu le paradis terrestre, celui-là qui figure sur le haut, à l'orient donc des mappemondes médiévales, bien délimité au trait. Ce trait, c'est la marque de son enfermement, de son infranchissabilité. C'est un endroit géographique merveilleux, possédant l'arbre de vie et la fontaine des quatre fleuves, mais il est inaccessible. Inaccessible, car bien sûr seule la volonté de Dieu en autorise, exceptionnellement, l'accès, comme le note Gossuin de Metz⁸ ou comme le révèle le *Voyage de saint Brendan*. Mais, bien plus, il est très concrètement enfermé, gardé par des bêtes sauvages. Le même Gossuin, reprenant Honorius Augustodunensis, note bien que le paradis est entouré d'un *no man's land* infranchissable :

De ça paradis terrestre tout environ a moult de divers lieux sanz nul retour. Car nus hons n'i pourroit habiter ne trover point de son vivre, por les males bestes qui la sont fieres et cruieuses et des maintes guises (*éd. cit.* , p. 110).

⁷ Je renvoie bien entendu ici à la thèse de Ch. Deluz.

⁸ « Mais nus hons n'i porroit aler se Diex ou anges ne l'i menoit ». éd. O.H. Prior, Lausanne, 1913, p.109.

Le cas de l'Inde est lui aussi très significatif. L'Inde est un pays au contour le plus flou ; il est surtout le territoire de l'ailleurs et la plupart des textes encyclopédiques traite de ce *topos* : les merveilles de l'Inde. Gossuin commence le premier chapitre sur les huit qu'il consacre à cette contrée, en notant justement sa clôture : « ceste est close tout entour de la gran mer qui l'avironne » (p. 110). Et le premier lieu qu'il cite en Inde est une île, dont le nom remonte à Orose, en passant par Honorius Augustodunensis, l'île de « Probane ». Or l'île est bien le lieu de l'enfermement géographique par excellence. Isidore de Séville n'en donne-t-il pas une étymologie marquant cette situation : *Insulae dictae quod in salo sint, id est in mari*⁹. L'île est prise au coeur d'un élément, elle n'est pas seulement entourée d'eau, elle est dans le sel, dans une densité qui pourrait à la limite l'étouffer. Je reviendrai plus loin sur le cas des îles.

Chez Barthélemi l'Anglais aussi, l'Inde est le pays de l'étrange, et la situation de cette contrée est également une situation de clôture (je cite dans la traduction de Jean Corbechon) : « Inde est une région d'orient assise en Asye et est ainsi appelée pour une riviere qui est appelée Ynde qui clot de la partie vers orient. » (BN fr. 22531, fol. 240). Barthélemi renforce constamment cette idée de l'enfermement. En Inde il y a des montagnes d'or « ou nulz ne puet aler pour les dragons et les griffons qui les gardent » (fol. 240). Il y a aussi des populations prisonnières : pour Gossuin, c'est là qu'Alexandre enferma les peuples de Gog et Magog : « Illec sont une gent sanz bien et sanz savoir que Alixandres encloust la dedanz. Et sont la gent Goz et Magoz qui menjuent char toute crue d'ommes et de bestes » (p. 111). Cet ailleurs baptisé Inde est donc le lieu des créatures, des plantes et des minéraux les plus fantastiques. On a le sentiment d'un monde à part où toute l'échelle de la création, du végétal au raisonnable, a été reproduite, en décalage, pour répondre à tous les fantasmes de l'homme occidental, comme si ce dernier avait besoin, pour mieux imaginer, de penser qu'au moins quelque part son imaginaire pouvait se réaliser.

On est donc ici au delà de la géographie et le cas de l'*Image du monde* de Gossuin en est un exemple frappant. L'Inde, plus qu'un pays, est un réceptacle d'imaginaire. Peu importe en ce contexte qu'il y ait des Pygmées et des Cyclopes, des éléphants, des serpents géants et des rhinocéros, que ses lieux soient la Cappadoce, la Perse, la Mésopotamie, l'Assyrie, l'Égypte etc., qu'on y trouve les villes de Damas, d'Antioche et de Babylone. etc. L'important pour Gossuin, c'est l'accumulation, c'est l'abondance, autant pour elle-même que pour l'infini des possibles de l'étrangeté, infini qui se marque bien chez Brunetto Latini par la présence du paradis terrestre en Inde¹⁰.

La connaissance de l'Afrique au XIII^e siècle est également très déficiente. On l'associe généralement à l'Éthiopie. Les auteurs reprennent le plus souvent ce qu'a pu écrire Isidore et, lorsqu'ils donnent quelques éléments géographiques, on retrouve l'organisation des provinces romaines, Césarienne, Sitifienne, Tingitane, comme

⁹ Ed. W. M. Lindsay, XIV, 65.

¹⁰ Ed. F. J. Carmody, p. 114.

c'est le cas chez Brunetto Latini¹¹, les sources étant surtout Pline et Solin. En fait l'Afrique correspond à une Éthiopie occidentale et à une autre orientale. Brunetto Latini donne l'Égypte comme frontière de l'Afrique à l'est. L'Éthiopie, proche de l'océan est plutôt vue à l'ouest. Gervais de Tilbury par contre s'intéresse à l'Éthiopie septentrionale, ce qui le conduit en fait à mélanger souvent Inde et Éthiopie, selon la tradition antique¹². Il donne entre autres comme point de repère, selon Pline, une île, celle de Méroé. Mais ce lieu, précise Gervais, est un lieu d'enfermement. Empruntant à Flavius Josèphe, l'auteur des *Otia imperialia* note que c'est là que Moïse enferma les Ethiopiens : *In hac inclusit Moyses Aethiopes, et pro ejus deditione duxit Aethiopissam Tarbim, filiam regis Aethiopum*¹³. Pour Barthélemy l'Anglais, l'Éthiopie est bien un monde merveilleux :

En Ethiopie a moult de gens merveilleuses, laides, horribles et contrefaites ; et si a moult de bestes sauvaiges et serpens, et la sont trouuees les licornes et les camelions, et les grans dragons ; lesquelz on prent en leur cervel les pierres precieuses si comme conpases, jacintes. crisopases et moult d'autres. En ce pays croist la canelle et moult d'autres especes (fol.236).

On voit qu'ici encore les différents genres de la nature sont présentés dans un contexte où le rare et le merveilleux sont de règle. Les marquages aussi sont notés par l'auteur du *Livre des propriétés des choses* : le pays est bordé de montagnes et de déserts et « est close par devers midy d'une rivièrre qui a nom Occie et par devers septentrion d'un fleuve qui est appelé Nil ». Le désert et la montagne évoquent bien l'infranchissable ; l'élément hydrographique souligne la clôture, tout en laissant l'espoir d'un passage et donc de la découverte.

Sur ces quelques exemples, que l'on pourrait d'ailleurs multiplier, se dégage un élément fondamental au sujet des deux continents non européens. Leur éloignement, le flou absolu qui, dans une tradition livresque, règne à leur sujet autorisent l'émergence d'un merveilleux qui se répète d'un ouvrage à l'autre. Le monde de l'étrange est alors conçu comme un véritable microcosme, monde dans le monde, dont les marques sont bien soulignées par nos auteurs. Le monde de l'étrange est un monde fermé, souvent montré comme inaccessible, en tout cas nécessitant un effort important pour le découvrir. L'Asie et l'Afrique sont finalement deux dénominations, se construisant, depuis Isidore, au fil des étymologies, réceptacles d'un ensemble de ces microcosmes. Un inconscient géographique se construit, dans ces textes, sur la conscience d'un existant, car l'étrange est aussi partie intégrante de l'oekoumène ; selon un tel schéma, le monde inconnu est effectivement un appel à sa propre connaissance, il est un appel à devenir un monde nouveau ; celui d'une *phantasia*, dans lequel la description est de l'ordre premier

¹¹ Voir B. Ribémont, « Terres, régions, pays : l'itinéraire géographique de Brunetto Latini », *Provinces, régions, terroirs au Moyen Âge*, (dir. B. Guidot). Presses univ. de Nancy, 1993, pp. 103-24.

¹² Voir à ce propos, F. de Medeiros, *op. cit.*, p. 75 sq.

¹³ *Cap. III, decisio II*, éd. Leibniz, t. II, p. 758.

d'une poétique. La contrée s'enferme dans le mot et dans l'image qu'il représente. La nouveauté ici, c'est le possible d'imaginer toujours davantage.

On vient de voir que l'étrange, le merveilleux se cristallisaient aisément dans la conscience d'un lointain. Mais, en dépit du flou et de l'inconsistance de la plupart des descriptions ou des énumérations, les pays évoqués, si l'on exclut l'inévitable, et pour cause, paradis terrestre, correspondent à des entités géographiques réelles. Il y a toutefois quelques exceptions à cela, comme le pays des Amazones. Je ne prétends pas ici que pour l'homme médiéval, à la suite d'une tradition antique bien affirmée, les Amazones n'aient pas réellement existé. Mais ce qui différencie ce pays des autres contrées, c'est qu'il se constitue exclusivement à partir d'une légende. Le cheminement est inverse du merveilleux géographique le plus fréquent. L'Inde par exemple est un pays, situé de façon plus ou moins fantaisiste et il est le lieu de vie de peuples étonnants. L'Amazonie, c'est *a priori* la contrée de ces femmes étranges : le pays se concrétise donc à partir de l'habitant, il se cristallise dans l'énonciation même de la légende. Si Isidore se contente de répercuter la légende de ces femmes-archers¹⁴, sans considération géographique, certains encyclopédistes s'intéressent au pays des Amazones. C'est la cas, significatif, de Barthélemi l'Anglais qui consacre le douzième chapitre du livre XV à l'Amazonie, que Corbechon traduit en ce joli nom de « Femenie ». La région est située à cheval sur l'Europe et l'Asie, près de l'Alanie, ce qui est bien imprécis. Pour ce pays, aucun détail de quelque type géographique, hormis ceux précédemment cités, n'est fourni. Le pays n'a d'existence que dans l'histoire des Amazones, que Barthélemi, suivant ses sources antiques, reproduit. Ici encore l'enfermement apparaît, mais cette fois-ci conséquence des lois régnant en ce pays. Barthélemi reproduit les faits les plus traditionnels, rejet des hommes, garde des enfants de sexe féminin, cruauté des femmes guerrières, vaincues finalement par Hercule, puis Achille. Il rapporte que selon Isidore, le peuple fut détruit par Alexandre, mais il note bien que ce fait n'est pas relaté dans « l'ystoire de Alixandre ». Notons pour l'anecdote que la fin du chapitre est consacrée à un échange épistolaire et courtois entre Alexandre et une reine des Amazones particulièrement subtile. La conclusion est alors une petite pièce à mettre au rang des règles de la *fin'amor* :

Quant le noble roy oÿ ceste response, il fut moult esbahy de telle prudence et dist :
« Il appartient a vaincre femmes non pas par espee. mais par amour ». Et adonc il
leur donna franchise et liberté, et les mist en subjeccion de son empire, non pas par
violence, mais par amictié et par benivolence (fol. 229v).

Une telle conclusion montre bien d'ailleurs à la fois la fascination et la gêne de l'auteur devant le phénomène des Amazones. Il convient en effet de donner à cette « Femenie » un statut de pays à part entière, figurant dans le catalogue de

¹⁴ *Amazones dictae sunt, seu quod simul viverent sine viris (...) sive quod adustis dexterioribus mammis essent, ne sagittarum iactus inpediretur, (...). Nudabant enim quam adusserant mammam. (IX, 264).*

l'encyclopédie. Mais ce statut, on l'a vu, est très peu géographique : le lieu est ici l'espace qui enclôt l'histoire. De plus, il paraît nécessaire de revenir à une certaine normalité : l'étrange doit se rétrécir dans un moule dont les mesures répondent à un code traditionnel. Ces Amazones sont des femmes, elles ne peuvent donc décemment garder cette autonomie ; elles doivent être vaincues et doublement car elles doivent l'être selon la catégorie de l'amour et non des armes, ces dernières les hissant par trop au rang de l'homme. Le pays alors disparaît et se dissout dans l'empire d'Alexandre. Contrée issue de l'histoire, elle appartient au temps. Or l'étrange géographique possède une fixité dans la durée, ce qui assure sa stabilité spatiale. Ce ne saurait être le cas de ces Amazones qui transgressent les codes et dont le pays n'a finalement d'avenir historique que dans la disparition de l'étrange et l'absorption dans un lieu, plus vaste, mais surtout plus géographique.

Lorsque saint Brendan s'embarque, il ne sait encore ce qui l'attend : il va errer cycliquement et trouver sur son parcours la merveille, de celle qui s'enracine dans cet univers clos par excellence, l'île. Le merveilleux justifie l'île et l'île appelle le merveilleux. Ce dernier se « géographise » dans l'*insula*. Le voyage du saint irlandais a créé un lieu symbolique qui, par le texte et sa popularité, a gagné le statut de lieu du monde, inscrit dans la « mappemonde ». L'île apparaît d'ailleurs sur certaines cartes médiévales, à l'ouest des îles du Cap Vert. C'est pourquoi Gossuin de Metz ne manque pas de citer l'île merveilleuse de saint Brendan dans sa liste :

Une autre ylle i est que l'en ne puet veoir quant l'en i veult aler. Et aucune foiz la voit l'en, et l'apele l'en l'ylle perdue. Cele ylle trouva saint Brandins qui vit dedenz maintes merveilles, si comme sa vie le devise (éd. cit. , p. 132).

Gossuin consacre un chapitre particulier de son ouvrage aux « diverses ylles de la mer ». Il suit en cela la tradition d'Isidore. Si l'on regarde en effet le livre XIV des *Etymologies*, livre consacré à la terre et à ses contrées, on voit combien le statut de l'île est particulier. Isidore en effet donne tout d'abord la division générale de la terre en deux paragraphes *De terra* et *De orbe*. Puis il s'intéresse à chaque continent, *De Asia*, *De Europa*, *De Lybia* (c'est-à-dire l'Afrique), dans la stricte tradition de la mappemonde en TO. Viennent ensuite trois chapitres : le premier est consacré aux îles, les deux derniers au relief montagneux. On voit donc que la notion d'île apparaît ici mixte. Une île n'est pas rattachée à un continent et le chapitre *De insulis* occupe une position intermédiaire entre géographie descriptive et géomorphologie. L'île se distingue donc en tant qu'élément particulier de relief, tout en étant rattachée à la notion de pays, avec des villes, des habitants, un fonctionnement socialisé. Cette ambiguïté est donc un élément qui favorise l'intrusion de l'étrange. Et derrière le géographe du XIII^e siècle, se profile toujours l'homme du Moyen Âge coutumier des aventures en îles d'Avallon et autres lieux plus ou moins « faés ».

Gossuin donc, comme Raban Maur et Honorius, sépare les îles des continents et donne une liste choisie d'après ses sources, c'est-à-dire ici Isidore et Honorius bien entendu, mais aussi Pline, Jacques de Vitry, Gervais de Tilbury. La méthode est identique pour chaque île. L'auteur donne le nom, situe vaguement le lieu et décrit

un aspect merveilleux de l'île : merveilleux religieux (Naaron est le lieu de naissance de saint Denis, Psalmos où la sibylle prophétisa la venue de Jésus...) ; merveilleux scientifique, essentiellement lié aux phénomènes du cosmos (Meroes qui n'a pas d'ombre au milieu de la journée...) ; merveilleux lié au bestiaire ou aux plantes.

Gossuin cite également une île qui mérite attention :

Une autre ylle a cele part si grant, si comme Platons nous tesmoingne, qui fu clers de moult grant renommee, qu'en cele ylle ot plus de pourpris que en toute Europe ne en toute Aufrique. Mais ele fu puis si toute destruite et desrompue, si comme Diex le vout, qui la fondi pour les pechez des genz qui y habitoient. Et est la mer Betee la endroit (pp. 131-2).

Cette île est bien entendu celle de l'Atlantide, dont Platon dit dans le *Timée* (25a) qu'elle était plus grande que l'Asie et la Libye réunies. Gossuin offre ici la version christianisée, Platon se contentant de dire que l'île avait été détruite par des cataclysmes. Il est remarquable que Gossuin ne prenne pas le soin de nommer l'île. On peut penser tout d'abord que la légende de l'Atlantide est trop connue et que le lecteur n'a pas besoin de précision. Mais la légende de saint Brendan est sans doute encore plus connue et Gossuin nomme pourtant l'île. Je pense que la non dénomination de l'Atlantide est à mettre au rang d'une effective omission qui fait sens ici. Elle révèle en effet que l'île importe surtout comme support de fantastique. On assiste donc à un double processus : un lieu littéraire et symbolique gagne une dimension « géographique », dans l'inscription au cœur d'une mappemonde, mais le lieu géographique en retour se dissout dans une motivation symbolique ou génératrice de merveilleux.

Et Gossuin donne lui-même les clés de lecture. Le chapitre sur les îles en effet se clôt par une explication de l'auteur :

Si ne vous merveilliez mie d'aucunes choses que vous avez oïes, qui vous semblent moult sauvages et moult diverses. Car Diex. en cui tuit li bien sont, a fait en terre maintes merveilles dont l'en ne set enquerre raison. Et pour ce ne devons mescroire riens tant que l'en sache s'ele est voire ou fausse. Ce n'est pas maus se li hons mescroit aucunes foiz choses dont il ne sache la verité, mais que ce ne soit encontre la foi (p. 132).

On revient donc au miroir du monde, à ce vaste tableau panoramique dans lequel l'homme est amené à lire l'œuvre et la puissance de son Créateur et se trouve ainsi conduit à œuvrer pour son propre salut.

Tous les encyclopédistes du XIII^e siècle ne vont pas suivre cette tradition. Brunetto Latini intègre les îles dans les énumérations de sa mappemonde, sans leur offrir de place spécifique. Son texte est strictement structuré selon la division des trois continents et l'auteur rattache donc les îles à celle des parties de l'oekoumène auxquelles elles appartiennent. Pour finir, nous allons regarder d'un peu plus près la façon dont Barthélemy l'Anglais et son traducteur Jean Corbechon traitent de ces terres enfermées dans un monde aquatique.

Notre encyclopédiste, ayant choisi l'ordre alphabétique, et qui donc fait preuve d'une démarche nouvelle, allant davantage vers ce que nous appellerions de nos jours un dictionnaire encyclopédique, intègre les îles au fil de son énumération « selon l'a.b.c », selon une méthodologie tout à fait consciente et explicitée dans le prologue du livre XV :

Desquelz nous mettons cy les noms et les sieges, en suivant l'ordre de.a.b.c. : siques nous mettons premier les pays dont les noms ce [fol. 228] commencent par a., et puis ceulx qui se commencent par b., et puis après ceulx de c., et ainsi jusques a la fin de a.b.c.

Barthélemi consacre un paragraphe, le LXXXI, à la définition de l'île en général :

Isle n'est autre chose que terre enclose de mer ou d'eau douce de toute pars, sicomme dit Ysidore ou.xv.^e livre. L'isle est toute enclose du flot de l'eau, et toutesvoies elle n'en est point brisée ne despecée, mais en est plus affermée pour la terre qui s'en joint mieulx ensemble : car combien que l'eau la mengue un peu aux bords, elle en est plus ferme au milieu. Les îles sont aucunesfoiz couvertes d'eaux, et adont elles croissent de la terre et du limon qui y demeure. Les îles aussi deviennent vertes, et fructifient pour l'ameur qu'elles atraient des eaux qui sont entour (fol. 242v).

Cette définition conditionne la vision de l'île chez l'encyclopédiste. On voit que Barthélemi tente de proposer une caractérisation rigoureuse et que, s'il cite Isidore, il n'en reprend pas l'étymologisme. L'île se définit par sa clôture et surtout par un ensemble d'éléments conditionnés par une climatologie physique qui doit beaucoup à la théorie aristotélicienne des éléments et à la théorie des humeurs. La terre est raffermie par le contact entre les éléments eau et terre, assimilable à un phénomène de pression. L'influence bénéfique de l'eau, grâce à la propagation d'une humeur favorable, conduit implicitement à la notion de microclimat et donc à celle d'abondance.

On va retrouver cet esprit dans l'énumération des 25 îles que compte le livre XV du *Livre des propriétés des choses*. Il est assez difficile d'établir une typologie des îles ; on peut toutefois établir quelques tendances. De manière générale, les descriptions sont assez courtes et les éléments fantastiques peu nombreux. Les critères retenus par Barthélemi sont essentiellement de quatre ordres :

- un ordre étymologique, reprenant la tradition d'Isidore. Ainsi par exemple l'île d'Eolla, en dessus des Lipari, tient son nom du dieu grec du vent. Barthélemi précise d'ailleurs, comme s'il voulait s'en démarquer, qu'il s'agit d'une fiction de poète (fol. 237) crue par les « simples gens ». Midie est une île « qui est assise tout au milieu du pays » ; la Corse tient son nom d'une bergère appelée Korcise etc.

- un ordre scientifique, touchant à la géographie mathématique. L'encyclopédiste se plaît à donner des mesures. Ainsi pour les Cyclades, précise-t-il qu'elles sont « cinquante quatre entre septentrion et midy [...] et ont quarante mille

pas de long et cinquante mille pas de large » (fol. 235). L'île de Trapobatané a 435 lieues de long et 8 lieues de large (fol. 254v) etc.

- un ordre historique issu en premier lieu de l'histoire biblique ainsi que de la mythologie. « Miscelene », c'est-à-dire l'île de Malte, a vu saint Paul faire « moult merveilles » (fol. 245v). La presqu'île de Thanet, assimilée à l'île de « Thanatos » fut le lieu de prêche de saint Augustin. Samos brille grâce à Pythagore et à sa sibylle etc.

- un ordre qui tient à la fois de l'ethnographie, de la géomorphologie et de la géographie économique, relevant de faits enregistrés dans les sources de Barthélemi et tenus comme scientifiquement réels, aussi bien que de légendes. C'est ici le domaine du merveilleux et de l'étrange. Mais la part de l'étrange y est très étroite. Le merveilleux de l'île se construit dans l'enregistrement d'une abondance, dans la réminiscence du *locus amoenus*. Il serait par trop long de citer tous les exemples. Pour presque chaque île, on trouve une remarque allant dans ce sens : les îles sont fertiles, avec des épices, de nombreuses plantes, du vin en abondance. De grands troupeaux y paissent et souvent les serpents en sont absents : un paradis qui exclurait les symboles de la tentation!

En dépit de l'annonce, un peu provocante, j'ai finalement bien peu souvent employé l'adjectif « nouveau ». En cela, je suis demeuré fidèle à la méfiance médiévale. J'ai donc opéré un décalage vers les termes « inconnu », « étrange », « merveilleux », que l'introduction de « monde nouveau » m'a permis de souligner. J'ai ainsi essayé de montrer à quel point la tentation de la découverte, l'idée d'aller vers cet inconnu qui, dévoilé, devient nouveau, peut être issue, en partie au moins, de l'appréhension que les textes encyclopédiques ont du monde lointain. Ce monde est souvent clos, inaccessible ; en cela il est le ferment de tous les possibles et la racine d'une excitation inhérente à l'esprit humain, cherchant de tous temps à franchir les obstacles de la nature. L'île en ce sens est un emblème. Cette île de Barthélemi, c'est la promesse d'un ailleurs heureux, dans lequel l'abondance du paradis perdu, qui existe pourtant, loin à l'orient, protégé, peut se retrouver. C'est aussi une île raisonnable dont la merveille se ramène à la richesse, dans des catégories que l'entendement humain et même la raison scientifique peuvent accepter. De Gervais de Tilbury à Barthélemi, comme c'était le cas de Solin à Isidore, il y en a finalement pour tous les goûts. L'appel à la nouveauté est alors un cri vers le déchiffrement, vers la vérification : le monde nouveau en quelque sorte, c'est celui de la parole authentifiée par la vision. c'est le monde, sinon de la vérité, en tout cas d'une vérité. Et la clôture du lointain. n'est-ce pas la représentation dans la nature de cet écrin précieux qui contient le *voir-dit*, cette vérité qu'un Gossuin affirme devant être conforme à la foi, c'est-à-dire aussi acceptant les mystères de l'univers, acceptant la merveille que Dieu a voulue et cherchant, selon le destin de l'homme sage, à toujours découvrir. Ce même Gossuin n'établit-il pas ainsi, dans la réciprocité des mondes, entre le « la » et le « ça », le chemin qui conduit de l'un à l'autre, le parcours qui fera découvrir ce nouveau monde qui n'est somme toute que l'image renversée de l'ancien ?

Car tout ausi comme il vous samble que ce est grant merveilles que je vous conte ici, ausi ressemble il a ceuls de la que les choses de ça sont moult diverses ; et moult s'en merveillent pour ce qu'il en ont poi veü. Si ne doit pas li hons merveillier se il ot a la foiz aucune chose ou il ne puisse entendre raison. Car touz jours doit li hons aprendre (p. 132).

Bernard Ribémont
(Université d'Orléans)